

GEORGES CLEMENCEAU

LETTRES
À UNE AMIE

1923-1929

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE
PAR PIERRE BRIVE

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

En 1918, un petit Français de sept ans entendait comme tous ses compatriotes scander trois noms : « Jof-fre-Foch-et-Cle-men-ceau. » Rythme et syllabes qui donnaient la clé de la Victoire. Rien de plus dans la cervelle de l'enfant.

Six ans plus tard, en 1924, les parents du jeune garçon se mirent soudain à parler beaucoup de Clemenceau. En termes enthousiastes. Mais c'était une habitude : à la table familiale, les amis et connaissances étaient parés de toutes les vertus.

La mère annonça un jour que, le jeudi suivant, on irait tous ensemble près du Trocadéro — le père, les deux fils, la fille et elle — et qu'on serait présenté à Clemenceau. Comme l'enfant s'intéressait avant tout aux coureurs cyclistes et aux timbres-poste, il ne vit là que la perspective d'un jeudi gâché.

Le lendemain de ce jeudi, le jeune garçon fut tout étonné de voir l'admiration, voire le scepticisme, de certains de ses camarades de classe lorsqu'il leur eut dit :

— Hier, je suis allé chez Clemenceau.

On l'entoura, on le pressa de questions.

Lui, il n'avait vu qu'un vieux monsieur très propre, moustachu, un calot sur la tête, des gants gris aux mains. Le vieux monsieur s'était intéressé aux trois enfants comme un vieil oncle retrouvé.

Rien d'étonnant à ce que, quelques mois plus tard, il fût décidé qu'on l'appellerait « oncle Georges ».

Dans les Vosges, à deux kilomètres de la ville de Saint-Dié, le jeune garçon passait ses vacances en famille. Souvent, sur le vélo de course qu'il chérissait, il fut chargé par sa mère d'aller poster une lettre pour l'oncle Georges. Il ne trouvait là qu'une occasion de battre son record aller-retour.

Pour lui, il y eut deux Clemenceau : l'oncle Georges et l'homme illustre.

L'oncle Georges l'invita en Vendée et le laissa jouer sur le sable du jardin à condition de n'abîmer aucune fleur. L'oncle Georges assista à son opération de l'appendicite et taquina les bonnes sœurs qui tenaient la clinique. L'oncle Georges avait une belle Rolls-Royce. Il écrivait avec une plume d'oie et séchait l'encre avec du sable fin.

Grâce à l'homme illustre, l'enfant connut la vanité de répondre en familier aux questions de ses amis et de leurs parents. Pour les plus intimes, il obtint des autographes. Il en échangea même un contre la carte postale dédicacée de Philippe Thys, vainqueur de trois Tours de France.

En 1929, âgé de dix-huit ans, il fut le témoin du chagrin de sa mère : Clemenceau venait de mourir.

La mère consacra ses dernières années à faire revivre le grand ami tel qu'elle l'avait connu. La fondation du musée Clemenceau et la dactylographie des lettres qu'elle avait reçues l'occupèrent tout entière.

Près de sept cents lettres.

Après la mort de la destinatrice, en 1936, le manuscrit fut donné à la Bibliothèque nationale. Une copie dactylographiée et quelques-unes des lettres originales furent gardées par les enfants. Il n'était pas question d'en publier quoi que ce fût. C'était un souvenir parmi d'autres.

Bien des années passèrent. L'inconscience de l'enfant fit place à l'évidence : Clemenceau était un homme d'exception, les gentillesse du vieil oncle Georges devenaient des souvenirs infiniment précieux, et sa correspondance ne devait pas rester de celles qu'on entasse dans un grenier, entourée de faveurs fanées.

A qui en parler ? Un ami se présenta. Jean Blanzat ne m'en voudra pas de le nommer, puisque ce fut lui qui lut le premier cette correspondance, retirée d'une caisse à sa demande.

Avant de résumer les impressions de ce premier lecteur, je pense aux générations qui ne peuvent pas savoir ce qu'a représenté Clemenceau. Ceux qui le savent ne m'en voudront pas de le rappeler très brièvement. Car le plus surprenant, dans ces centaines de lettres, est précisément le contraste qu'elles offrent. Écrites à plus de quatre-vingts ans par un personnage public qu'on surnomma « le Tigre » et

qui doit l'essentiel de sa légende à sa violence, à son courage physique, à son acharnement, elles sont avant tout un témoignage de courtoisie, de délicatesse, de charme et d'une exceptionnelle tranquillité d'esprit. A chaque page, on trouve la noblesse et la sérénité d'une âme loyale, forte et sereine.

« Ce terrible petit vieillard est la France », a dit Churchill de Clemenceau. La France, et cinquante ans de Troisième République.

Terminant à Paris ses études de médecine, Georges Clemenceau fut emprisonné sous le Second Empire pour ses idées républicaines. Avidé de trouver la démocratie, il alla aux États-Unis et envisagea d'y demeurer définitivement. Mais 1870, la proclamation de la République et la patrie une nouvelle fois en danger ne le firent pas hésiter un instant : il resta en France, et fut de bout en bout un « républicain de bataille ».

Tour à tour maire de Montmartre, conseiller municipal, président de commissions, député, sénateur, ministre, président du Conseil, élu ou blackboulé, porté aux nues ou calomnié, violemment pour ou violemment contre, épaulant la force irrésistible de ses discours par d'innombrables articles de polémiste, redouté pour ses mots à l'emporte-pièce et la précision de son pistolet de duelliste, Clemenceau et tous les grands événements nationaux et internationaux se confondent. La Commune, le coup d'État de Mac-Mahon, le Tonkin, le général Boulanger, Panama, l'affaire Dreyfus, la séparation de l'Église et de l'État, l'Entente cordiale, la liberté de l'enseignement, le Maroc, la guerre « rien que la guerre », la Victoire, le traité de Versailles, la Société des Nations : toujours on retrouve le nom de Clemenceau.

Chef du parti radical, il mena une action continue en faveur du syndicalisme, de la journée de huit heures, de l'assistance aux vieillards, du sort des travailleurs.

Direct dans ses attaques, n'usant d'aucune perfidie, affrontant avec le même cran les meneurs, les tirs de l'ennemi et les manœuvres de ses adversaires, il demeura d'une fidélité totale à ce qu'il estimait le devoir de la France : continuer d'assurer de par le monde une mission d'humanité et pouvoir se défendre en cas de menace extérieure.

Voilà d'abord pourquoi ces lettres de Clemenceau constituent un ensemble précieux. Il est évident que certains lecteurs y chercheront uniquement des allusions au passé de l'homme d'État. Jean Blanzat l'a remarqué, écrivant dans son analyse de manuscrit :

« La retraite de Clemenceau est moins complète qu'on ne le pense. Mais les lettres, sur ce point, sont prudentes, car Clemenceau craint

quelque cabinet noir. Il déplore les élections de 1926, le rôle et la composition du gouvernement, les faiblesses avec l'Allemagne. Il fait en même temps son examen de conscience...

« A l'égard de sa correspondante, Clemenceau témoigne d'une intimité et d'une confiance absolues. Sans aucune condescendance, sans préméditation, sans insistance, en quelques phrases courtes, il se livre entièrement, au gré de son humeur, Sa pensée prend parfois la forme d'un axiome. A cet égard, ces lettres éclairent non seulement le Clemenceau des dernières années, mais celui de toujours. »

Pour avoir passé des mois dans la compagnie de cette correspondante, je me permets d'exprimer un vœu. Presque chaque page contient effectivement, en une ou quelques lignes, un de ces axiomes ou une allusion au passé. Pourtant, il serait regrettable d'entreprendre une telle lecture pour rechercher seulement, en diagonale, une pensée par-ci, une réflexion ou une maxime par-là. Puissiez-vous aller beaucoup plus loin, entrer dans le jeu et vous attacher avant tout à l'évolution de sentiments d'une fraîcheur surprenante chez un homme de quatre-vingt-deux à quatre-vingt-huit ans. Puissiez-vous devenir les familiers des enfants, des amis, du valet de chambre, de la cuisinière, du jardinier, et vous trouver tout naturellement au centre des inquiétudes quotidiennes, des remontrances et des encouragements de chaque jour. Souhaitons que vous suiviez d'une lecture affectueuse les aléas de la santé, l'emploi du temps, l'insistance pour envisager un menu problème et lui donner une solution.

Alors, vous connaîtrez sans doute l'émerveillement de voir un personnage aussi illustre prendre tant de soins pour son entourage. Que de prévenance, d'égards, de courtoisie, de tendresse derrière tant de boutades, au pied d'une telle légende!

Et, dominant le tout, un être d'une extrême qualité.

« Pas de faiblesses? demanderez-vous. Pas de traits de caractère moins rares? »

Si, incontestablement. Et, sur deux des points qui font exception, je me suis renseigné.

Parfois il est question de petites dépenses, de certains prix, bien que le train de maison paraisse confortable.

C'est qu'à l'époque pareille domesticité n'était pas le signe d'une vraie richesse. Surtout quand des serviteurs d'un dévouement incomparable s'étaient donné pour consigne de ne pas importuner de leurs

revendications un homme qu'ils savaient loin d'avoir de larges ressources et qu'ils admiraient de tout leur cœur. Qu'il suffise de rappeler que la République, pour Clemenceau, ne fut pas synonyme de profit et qu'il exigea de verser intégralement sa retraite d'homme d'État aux « Gueules cassées », victimes de la guerre 1914-1918 : « Ils l'ont plus méritée que moi », répliquait-il simplement, lorsqu'on osait faire allusion devant lui à ce geste.

D'autre part, quand il parle des enfants — les siens et ceux de sa correspondante —, Clemenceau marque volontiers son impatience. Pour eux, il n'a pas l'indulgence que reflètent tant d'autres réflexions.

C'est qu'il supportait mal que les enfants, de même que les proches collaborateurs, fussent une cause de trouble, de dérangement. Il les voulait, sinon parfaits, du moins sachant se tirer d'affaire sans ameuter les parents. Ce qui ne l'empêchait en rien, on le constatera à plusieurs reprises, de prendre en charge tous les soucis d'un véritable chef de famille — de sa famille, à laquelle il demeure totalement attaché jusqu'à ses derniers jours.

Depuis la mort de Clemenceau, l'anonymat de la destinataire de ces lettres a été respecté. Puisque cette correspondance est offerte au public, évitons les recherches aux curieux.

Il s'agit de M^{me} Marguerite Baldensperger, femme du professeur Fernand Baldensperger, qui fut un pionnier de la littérature comparée.

En 1922, à Strasbourg, ils perdirent l'aînée de leurs quatre enfants dans des circonstances dramatiques. M^{me} Baldensperger quitta aussitôt Strasbourg et habita près de Saint-Dié, dans les Vosges, puis à Paris,

Comment M^{me} Baldensperger connut-elle Clemenceau? Elle a laissé le récit de leurs premières rencontres.

★

Après la mort mystérieuse et tragique de notre fille aînée, le 6 mars 1922, je me retirai dans notre propriété « Les Alouettes », restant en relations avec Pierre Bucher¹ et mon œuvre du « Livre français » en Alsace et en Lorraine.

1. Le docteur Pierre Bucher (1869-1921) avait contribué d'une façon efficace, avant 1914, au maintien de la pensée française en Alsace. Il fut le directeur de la *Revue alsacienne illustrée*, des *Cahiers alsaciens*, et le fondateur du Musée alsacien de Strasbourg. Maurice Barrès a tracé son portrait dans son roman *Au service de l'Allemagne*.

L'idée de faire écrire, par une élite d'écrivains, des volumes à la fois simples et sérieux pour notre œuvre alsacienne avait été longuement discutée avec plusieurs de nos amis, spécialement avec André Hallays ¹.

Celui-ci fut le premier qui vint me voir aux « Alouettes », en juin 1922, pour me dire qu'il se tenait à ma disposition, habitant Paris, pour être mon messenger auprès de la Librairie Plon et permettre la réalisation de ma collection. Le travail me paraissait, en effet, la seule aide salutaire. Je lui en fus reconnaissante, et, dans le courant de 1923, André Hallays put établir avec la maison Plon les conditions dans lesquelles les auteurs que je pressentirais publieraient leurs ouvrages.

Ce fut le dimanche 29 avril 1923 que j'écrivis plusieurs lettres, dont l'une à Georges Clemenceau.

Voici sa réponse :

« Paris 2 Mai 1923.

« Madame,

« Je ne demande pas mieux que de vous aider, s'il m'est possible, dans vos excellents projets. Mais je vous avertis que mon temps est pris par des travaux dont je ne puis me laisser distraire. Vous me trouverez chez moi tous les jours de neuf heures à midi.

« Veuillez agréer, Madame, mes respectueux hommages.

« G. Clemenceau »

Le jeudi 3 mai 1923, à 10 h 35, je sonnais à la porte de Clemenceau, surprise de la modeste apparence de la maison, rue Franklin, n° 8. Un rez-de-chaussée au fond de la cour, Un domestique ouvre la porte et prend ma carte, me laissant dans la petite antichambre, meublée d'une grande armoire dont la clef est enlevée. Il revient aussitôt, m'introduisant dans le cabinet en disant : « Monsieur le Président vient de suite. » Juste le temps de m'asseoir et de faire des yeux le tour de la pièce : Clemenceau entre. Je me lève et lui dis mon émotion, évoquant les grands jours...

— Les grands jours sont loin. Asseyez-vous, Madame, et merci.

1. Critique littéraire (1859-1930).

(Il s'installe sur sa chaise, au centre de sa belle table, en demi-cercle, et je suis juste en face de lui.)

— Eh bien, Madame, que voulez-vous de moi? Je vous ai tout de suite répondu, tant votre projet m'a plu, mais vous avez devant vous un homme tout entier voué à un travail qui l'absorbe et l'amuse.

(...)

— Vous voulez savoir quel est ce travail? C'est tout le résumé d'une longue expérience de la philosophie variée des hommes. Je travaille en ce moment les religions de l'Inde, je viens d'écrire un chapitre sur l'évolution, je lis des ouvrages magnifiques et presque inconnus, j'éprouve une joie délicieuse, et ma vie est plaisante parmi ce travail et ces livres. Et combien de vieillards de mon âge peuvent dire qu'ils ont une vie plaisante, amusante? Car souvent, le soir, je déchire et brûle, puis recompose et mets de côté le sujet traité. Mais oui, Madame, mes journées passent ainsi et je n'ai pas une minute à en distraire. Ce volume s'appelle *Au soir de la pensée* et paraîtra sans doute après ma mort, inachevé peut-être... Je ne sais.

« Je sens que vous me comprenez et je vous parle, Madame — pardonnez la comparaison — comme à un vieil ami. Oui, je suis sur un sommet d'où je regarde la vie, les êtres, toutes ces choses que je vais quitter, et je cherche à résumer les connaissances, les expériences d'un homme de bonne culture moyenne. Voilà, Madame, vous êtes au courant. »

(Je lui demande alors si, parmi toutes ses expériences, toutes ses feuilles, aucune ne pourrait servir à l'usage désiré? Et sans ses notes?)

— Non, aucune. Rien là ne pouvant convenir à la jeunesse, et mes notes, j'en brûle chaque jour avec mon fidèle domestique, afin d'éviter les détestables trahisons d'après la mort.

(Et quelques pages sur la guerre?)

— Non, jamais. Je me suis promis de n'en parler jamais... (Avec une intense émotion :) J'ai vécu là-bas des heures qui payent toute une vie. Ils étaient sublimes, ils ne le savaient pas; ils sont redevenus médiocres, ils ne le croient pas. Et puis, Madame, je sens en vous une brave femme, vous m'inspirez une vraie sympathie, je veux vous aider, et Clemenceau parlant de la guerre nuirait à votre belle idée. Dites-vous que vous avez devant vous l'homme le plus critiqué, le plus

calomnié, puis le plus porté aux nues, et qui ne doit point toucher aux événements présents.

« Oui, j'ai eu des torts, de très grands, je le reconnais, Madame. Mais ce qu'ils ne m'ont même pas laissé, et qui est pourtant le sentiment qui a animé toute ma vie, c'est un absolu désintéressement...

« Mais parlons de votre collection.

« Pourquoi ne feriez-vous pas des extraits d'auteurs connus ? Tenez, j'aime beaucoup les extraits faits par Lanson ¹, du xvii^e et du xviii^e siècle. Je regrette même de n'en pas avoir pour le xv^e. J'aime mieux ce travail fait par Lanson que le même homme parlant de Boileau aux Américains. Cela me fait rire. »

(Je lui expose la froideur des extraits, leur côté peu enthousiasmant pour la jeunesse, et lui parle alors de son rôle à lui pendant la guerre, ce rôle magique, et lui demande — selon la suggestion de mon mari, qui a fait des conférences sur lui aux États-Unis — si l'histoire de Lincoln ne serait pas séduisante.)

— Ah, Madame, vous me reportez à tant d'années en arrière!... Lincoln, je ne l'ai pas connu, étant arrivé aux États-Unis l'année de sa mort, mais, j'ai connu Grant et assisté aux heures héroïques de cette démocratie. Cela dit, j'y suis resté près de quatre ans et en suis revenu point monarchiste.

(C'est beaucoup.)

— Oui, très bien, Madame. C'est inouï, ce que nous nous comprenons.

« Décidément, non : pas Lincoln. Il fut un homme heureux, puisqu'il fut compris de son pays. Mais votre mari, Madame, que fait-il ? »

(Je réponds à sa question.)

— Hum... je n'aime pas les universitaires. Mais, tiens, je suis content de vous savoir mariée à un universitaire. Cela donne l'appui nécessaire que l'homme doit apporter à une femme comme vous. Cela me fait vraiment plaisir. Je vais vous demander quelque chose à mon tour, Madame. Amenez-moi votre mari, ce doit être un homme. J'ai passé ma vie à chercher des hommes, j'en ai peu rencontré. J'ai

1. Voir la note de la page 238.

trouvé Millerand ¹, regardez où il en est aujourd'hui. Je me suis toujours défié de Poincaré ². J'ai Tardieu ³, qui fait une politique que je désapprouve souvent.

« Et j'ai un ami, dont le nom importe peu, mais que je me suis fait d'une manière qui vous intéressera : j'étais au ministère de l'Intérieur et je venais d'être nommé ministre. Un chef de cabinet vient tout de suite me présenter une question délicate à résoudre, me disant : « Il y a trois manières de l'envisager : 1^o l'intérêt général, 2^o l'intérêt administratif, 3^o l'intérêt particulier. Mais il me semble que le premier seul compte. »

« De ce jour, cet homme m'est demeuré attaché. Mais, Madame, c'est justement celui-là que l'on oublie...

« Ah! combien j'aurais aimé ne pas voir ce qu'ils ont fait de la Victoire... ce que deviendra la France, qui ne veut plus d'enfants... Avez-vous des enfants? »

(... Et, comme je m'excusais de le déranger :)

— Oui, vous m'avez dérangé, mais le plus agréablement du monde. Continuez donc, je vous en prie.

(Puisque vous avez cherché des hommes, je suis en somme ici, en face de vous, en souvenir d'un homme qui m'avait confié cette activité du « Livre français » en Alsace et en Lorraine, qui m'a amenée à envisager l'utilité primordiale de cette collection. Cet homme est Pierre Bucher.)

— Bucher! Vous êtes une amie de Bucher? Un grand parmi les grands, Madame. Un homme, celui-là. Vous dites

1. Alexandre Millerand (1859-1943), alors président de la République. Il avait été le collaborateur de Clemenceau à la rédaction du journal *La Justice*.

2. Raymond Poincaré (1860-1934), député de la Meuse à vingt-sept ans, ministre à trente-trois ans. Président de la République pendant la guerre de 1914-1918, ce fut lui qui, malgré le peu de sympathie entre les deux hommes, appela Clemenceau à la tête du gouvernement en novembre 1917, l'estimant seul capable de prendre les dispositions susceptibles de forcer la victoire.

3. André Tardieu (1876-1945), ancien collaborateur de Clemenceau, directeur politique de *L'Écho national*, journal fondé par Clemenceau en 1922. Il fut député, puis ministre, et, en 1929, président du Conseil. Voir, à ce sujet, notamment les lettres des 24, 25, 27 juillet, 2, 10, 11 août et 4 octobre 1926 — en se rappelant que, dans l'esprit de Clemenceau, Tardieu devait être celui qui poursuivrait l'application rigoureuse du traité de Versailles, sans accepter la moindre compromission.

venir de sa part pour continuer une partie de son œuvre admirable. Je veux vous aider, je vous aiderai.

(Je lui dis alors que j'avais pensé à demander à Barrès quelques pages sur Bucher.)

— Ne faites pas cela. Barrès ne peut comprendre Bucher. Barrès, c'est Chateaubriand, il ne saurait nous parler de cet homme d'action. Mais pourquoi pas vous, Madame?

(...)

— Mais si. Voilà qui est curieux : vous me demandez un livre, je vous en demande un. Vous nous ferez un très beau Bucher, j'en suis sûr. Mais si, n'hésitez pas, et puis je vous aiderai.

« J'ai dit trop de mal des hommes pour pouvoir parler de ceux que j'ai pu rencontrer dans ma vie. Mais, tenez, il est un homme à qui je dois des heures délicieuses, à qui je dois beaucoup : c'est Démosthène. »

(Enthousiasme de ma part.)

— Mais oui, un Démosthène pour les jeunes. Il me faudrait bien un petit mois pour lui consacrer quelques pages. Ce pourrait être un délassement après mon chapitre sur les Indes. Mais je ne veux rien promettre, et voilà que je vous promets presque, et, pourtant, ces tulipes qui nous regardent me défendent de promettre.

(?...)

— Cela vous étonne? Ces belles tulipes ont été données hier par mon ami Claude Monet, le grand peintre, que j'ai connu alors qu'il n'avait pas de quoi s'acheter des couleurs, et qui maintenant organise une exposition de ses plus belles toiles aux Tuileries, brûlant celles qu'il juge indignes de son talent. Monet m'a demandé d'écrire une page sur cette exposition, et c'est un ami très cher, et je crains de ne pas le faire, et il aura la délicatesse de ne jamais m'en reparler... Alors, je ne veux m'engager avec personne, comprenez-moi.

« Il est difficile de se laisser distraire quand on se sent pressé d'achever un travail et que la mort est près d'être là. Ainsi, il m'en a coûté, oui, beaucoup, de quitter cette vie que j'aime pour retourner là-bas, chez les Américains. Cela me fut très dur, croyez-le bien. »

(Je lui expose l'importance aux États-Unis d'un volume de lui, et le désir inné chez les enfants de connaître les détails sur l'enfance, la vie des grands hommes, le désir de mon fils

Pierre voulant lire un récit sur le goût de Pasteur pour la pêche, etc.)

— Oui, je sais et comprends et veux le succès de cette collection. On ne sait pas parler à la jeunesse. Tenez, mon père avait dû écrire au proviseur du lycée de Nantes pour me permettre de lire les œuvres de Démosthène. C'est inouï. La médiocrité des hommes est grande, vous le savez, je le sens, mais il faut marcher quand même. Tenez, moi, je suis un pessimiste qui se fabrique son optimisme chaque jour.

(Je lui parle alors de son *Voile du bonheur*. Il a un sourire de réelle satisfaction :)

— Vous connaissez *Le Voile du bonheur*? Justement on le reprend à l'Opéra ces jours-ci. Eh bien, Tchang-Sieou passe pour un pessimiste, et pourtant, puisqu'il a la force d'assister à la perte de ses illusions et de se faire une philosophie, c'est bien là, si on le veut, de l'optimisme. On assiste, chaque jour, à des massacres, et pourtant on marche quand même, on a besoin d'optimisme, quand bien même le voile est déchiré...

(Et comme je me lève pour partir et lui rappelle Démosthène :)

— Oui, Madame. Mais n'insistez pas, et vous obtiendrez de moi tout ce que vous voudrez. Avant, Madame, je vais vous montrer mes deux trésors. Levez-vous, retournez-vous, voici le cadeau de mes collègues pour la Victoire : ce Daumier représentant Don Quichotte, voilà l'humanité, la Sorbonne sur son âne, voilà celui qui se bat contre les moulins à vent, voilà la vérité, et n'est-ce pas ainsi que nous devons vivre?

« Et puis, voilà mon jardin et mes fleurs... »

« J'ai encore trois amis et quelques êtres dont la mort me ferait de la peine. Mais je viens de perdre une sœur que je surmommait « la Folle » et qui venait me voir chaque jour. Eh bien, je ne me mets pas en deuil et je ne la crois pas morte. C'est ainsi peut-être quand on vieillit. Pourtant je demeure sensible, mais j'oublie parfois les choses récentes. »

(Alors, avez-vous oublié ce que vous m'avez demandé?)

— Ah! mais non : de m'amener votre mari. Je tiens à le voir, cet homme jeune, point trop universitaire.

(Jeune?...)

— Je lui donne près de quarante-cinq ans.

(Il en a cinquante-deux.)

— Cela m'étonne. Ne serait-il pas, alors, beaucoup plus âgé que vous ?

(Non, puisque j'ai quarante ans.)

— Et moi quatre-vingt-deux ! Voilà de singulières confidences pour des personnes qui se voient pour la première fois. Eh bien, Madame, je vous charge d'un message pour votre mari. Dites-lui que je le félicite de vous avoir pour femme.

(Je l'embrasse. Il est midi moins un quart. Une heure d'inoubliable causerie.)

Cette visite fut suivie d'une deuxième, le lundi 7 mai, où je lui présentai mon mari.

Conversation très vivante sur les Indes et les États-Unis.

Le jeudi 21 juin, je retournai chez Clemenceau pour lui remettre la médaille en argent de Pierre Bucher. Moments de grande émotion. Il évoque l'Alsace et dit le rôle que cette province joue dans sa vie. Il a Démosthène sur sa table, puis parle de sa maison de Saint-Vincent, près des Sables-d'Olonne, et nous invite à venir le voir.

Il me demande alors :

— Pardonnez-moi, Madame, de qui êtes-vous en deuil ?

(Touchée par cette question, je lui dis notre malheur, nos angoisses passées et mon désespoir. J'évoque pour lui le calvaire de mars 1922. Un grand silence. Très ému, il me dit :))

— Je vais beaucoup penser à vous. Il faut reprendre le goût de la vie. Il faut lutter. Je vous aiderai.

(Puis, me tendant sa main à travers la table :))

— Mettez votre main dans la mienne. Voilà. Je vous aiderai à vivre et vous m'aidez à mourir. Tel est notre pacte. Embrassons-nous.

Tel fut le début d'un sentiment qui devait transformer ma vie et permettre à mon père, le dimanche 9 novembre 1924, lorsqu'il eut la joie et l'honneur de recevoir à sa table le grand patriote, de lui dire dans un tête-à-tête intime qu'ils eurent dans le grand salon :

— Monsieur, je ne vous serai jamais assez reconnaissant de nous avoir rendu ma fille.

Tout est là. Et les six cent soixante-huit lettres pieusement conservées sont la suite et le développement naturels d'une confiance sans bornes et d'une vivante tendresse.

Clemenceau aima mes enfants avec une vigilance et une chaleur de cœur dont je lui demeure reconnaissante.

Au cours des six années où je le vis chaque jour, et où, pendant nos séparations, la lettre quotidienne remplaçait l'heure ou les deux heures de causerie, je puis dire que je n'ai vu en lui que grandeur, élévation de la pensée, frémissement du cœur. J'ai eu le rare privilège d'être comprise par mon mari, dont je suis heureuse d'insérer ici le portrait qu'il fit de notre très grand ami :

« Il y avait alors, au rez-de-chaussée d'une maison de Passy, au fond d'une cour, avec trois portes-fenêtres ouvrant sur un étroit jardin plein de roses, un vieillard qui, mort en 1918, aurait été porté au Panthéon dans une rumeur d'apothéose, et qui, s'acheminant à la mort dans une gloire discutée, rachetait par une admirable abnégation ce qu'il y avait eu d'inconsidéré dans certains épisodes de sa première existence politique. Philosophe par grandeur d'âme plus que par tempérament, silencieux par une contradiction saisissante avec toute une vie de batailles parlementaires, de journalisme, de polémique, la simplicité même dans toutes ses démarches et ses attitudes, mystérieux cependant avec ses éternels gants gris et son crâne mongol aux sourcils hérissés, fidèle en amitié, désinvolte de propos, galant avec les dames, d'une gentilhommellerie charmante, maniant encore les hommes d'un geste, d'un ordre, d'un bras détendu qui frappe une épaule, adoré de ses proches et redouté de ses successeurs politiques pour des complots que nul n'envisageait moins que lui, "le Tigre" vivait — simplement parce qu'il n'était pas mort. »

Il ne faut pas qu'une si noble histoire soit diminuée par la publicité prématurée, en butte aux jalousies et aux mesquineries de ceux qui ne peuvent comprendre et ne comprendront jamais une certaine qualité de sentiments.

★

Peu de temps avant sa mort, Clemenceau demanda à M^{me} Baldensperger de détruire quelques-unes de ses lettres et, dans d'autres, de supprimer certains passages.

Des centaines de feuillets qui restaient, nous avons presque tout gardé, même quand un jugement nous paraissait bien rude, exprimé sans contexte. Les rares suppressions ont été faites pour éviter de blesser d'une manière qui paraîtrait inexplicable.

Il est incontestable que les premiers mois de cette correspondance révèlent des sentiments amoureux. Nous devons donc à la mémoire de Fernand Baldensperger d'ajouter quelques mots à la phrase de M^{me} Baldensperger : « J'ai eu le rare privilège d'être comprise par mon mari. »

Après plus de vingt ans de mariage et à la suite du deuil qui les avait frappés, M. et M^{me} Baldensperger gardèrent l'un pour l'autre une grande amitié. Fernand Baldensperger respectait la liberté d'autrui, de ses proches en premier lieu, et il comprenait parfaitement que le désarroi de sa femme, profondément blessée, pût être atténué par une personnalité aussi forte que celle de Clemenceau. Mais ils avaient la même notion de la cellule familiale. Ils s'imposèrent de toujours la protéger et d'agir en sorte qu'elle n'eût jamais à souffrir de leur comportement individuel, loyalement connu de chacun d'eux.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les personnes qui ont eu l'obligeance de nous aider dans nos longues et patientes recherches pour apporter le plus d'éclaircissements possible sur les personnes et sur les faits mentionnés dans cette correspondance. Nous les remercions vivement pour leur patience et leur extrême amabilité.

Pierre Brive.



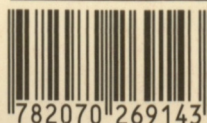
GEORGES CLEMENCEAU

Lettres à une amie

1923-1929

Ce livre, qui est fort important pour les amateurs d'histoire et les admirateurs de Clemenceau, est aussi une très belle et inattendue histoire d'amour. Clemenceau avait quatre-vingt-trois ans, Marguerite Baldensperger, femme d'un professeur célèbre, la quarantaine. Lorsque les circonstances les séparaient, ils s'écrivaient tous les jours. Ces lettres retracent la vie quotidienne du Tigre de 1924 à 1929 et Clemenceau s'y livre entièrement. L'histoire des sentiments entre ce vieillard et cette femme encore belle et jeune est empreinte de fraîcheur et de dévotion.

nrf



9 782070 269143



70-II A 26914 ISBN 2-07-026914-0

Extrait de la publication